

Quel usage chrétien de la violence ?
Colloque à l'école militaire du 14 et 15 mars 2015
Intervention de Mgr Luc Ravel

Il s'agit bien ici d'usage et non de but ou de plaisir... Jouir de la violence, la choisir comme but d'une existence pour laisser le chaos régner sur moi ou mon peuple, la préférer au calme, à la sérénité, voilà ce qui d'emblée est éliminé aujourd'hui. Et c'est beaucoup que nous laissons volontairement de côté : quand on voit ces jeunes qui partent en Irak ou Syrie « faire la guerre » et la plus folle des guerres, celle où le moyen préféré est le terrorisme, il est aussi temps de réfléchir sur la violence comme but de la vie, comme source (prétendue d'humanité) et d'être ferme sur le principe : « qui sème le vent récolte la tempête ». Autrement dit : qui veut la violence pour elle-même, qui s'y complait, qui la recherche comme source d'humanité va finir par s'y noyer lui-même. Cette problématique peut sembler artificielle : elle n'est pourtant pas récente : le célèbre « Enfin la guerre » en 1914 correspondait à une culture de guerre où seul le guerrier fournit le modèle d'humanité achevée.

D'innombrables questions surgissent déjà sur le fait, sur le simple fait d'être en même temps chrétien et militaire :

Le chrétien vise un idéal d'universel : son amour n'a pas de frontières. Le soldat protège son pays, sa nation. Il y a là deux visées différentes, au moins dans leur amplitude. Ne serait-ce pas contradictoire ? Le chrétien ne doit-il pas survoler débats et les guerres en prêchant la paix sans prendre parti ?

Chrétien militaire ou militaire chrétien ? Qu'est-ce qui est premier ? En cas de choix nécessaire, que dois-je être ? Celui qui nous a dit d'aimer nos ennemis, accepte-t-il que nous le tuions en cas de guerre ?

Autre question : notre religion chrétienne ne nous pousserait-elle pas directement à un usage de la violence pour en faire la promotion ? C'est toute la question, lourde aussi, de guerre à motivation religieuse... Le christianisme est-il un terreau favorable à une violence religieuse justifiée par le dogme ?

1. La violence humaine sous la forme particulière de la mort. L'usage humain de la violence extrême :

La violence est humaine. En deux sens :

D'abord, elle touche l'homme soit comme une simple victime soit comme son auteur. Elle ne touche pas que l'homme : la violence dans le monde animal etc. Mais celle qui aspire l'homme dans ses bras d'acier nous marque davantage car l'homme est à l'image de Dieu.

Ensuite parce qu'elle est une réalité universelle et non pas spécifique religieuse ou chrétienne : comme la souffrance est humaine. Nous souffrons parce que nous sommes des hommes et s'il y a des souffrances proprement chrétiennes (je pense au don des larmes), ce n'est pas la souffrance elle-même mais sa cause et sa manière d'être vécue qui sont propres à notre religion.

Cette violence prend des formes innombrables : pour parler de celles dont on fait usage, il nous faut voir celle spécifique au militaire. Un père peut faire usage de la violence pour corriger son enfant... Ainsi Jésus chasse les vendeurs du temple de Jérusalem.

Mais la violence à laquelle se trouve confrontée le militaire touche à la mort : la sienne, celle de son camarade, celle de son ennemi. Celle que je reçois, celle que j'accompagne, celle que je donne.

Dans ces trois cas, le militaire se trouve confronté à la violence extrême, la violence de la mort lucidement affrontée. Il y a là sa particularité ultime même si parfois il est confronté à la violence « intermédiaire » de blesser ou de torturer pour sa mission (la question de la torture est une redoutable question) :

Quel usage humain faire de la violence d'une mort qui me guette ? Une source de peur, d'élévation ?

Je songe à ce grand poète américain, Alan Seeger. Il s'engage dans la Légion Etrangère en août 1914, trois semaines après le début de la première guerre mondiale, par amour de la France et de la liberté. Il a alors 26 ans. Il va mourir, lui américain, le 4 juillet 1916, tué d'une rafale lâchée par une mitrailleuse allemande. Je voudrais revenir au plus célèbre de ses poèmes.

*« I have a rendez-vous with Death
At some disputed barricade,
When spring comes back with rustling shade
And apple-blossoms fill the air-
I have a rendez-vous with Death
When spring brings back blue days and fair.
It may be he shall take my hand
And lead me into his dark land... »*

*« J'ai un rendez-vous avec la mort
à quelque barricade disputée
Quand le printemps revient avec son ombre bruissante
Et que les fleurs de pommier voltigent dans l'air !
J'ai un rendez-vous avec la mort
Quand le printemps ramène les beaux jours d'azur.
Il se peut qu'elle prenne ma main
Et me conduise dans sa terre ténébreuse »*

Il poursuit avec une immense lucidité :

*« Dieu sait qu'il est meilleur d'être étendu au creux des coussins
Dans la soie et le duvet parfumé...
Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort,
A minuit, dans quelque ville en flammes... »*

Comment mieux traduire l'état d'âme d'un soldat, d'un vrai militaire à la guerre ? Il aime le printemps et ses fleurs. Il aime la vie belle, la beauté des femmes et le soleil qui dore la terre. Mais il est sur la frontière où la mort l'invite et lui a donné un rendez-vous :

*« Et je suis fidèle à la parole donnée
Je ne manquerai pas ce rendez-vous. »*

*« And I to my pledged word am true
I shall not fail that rendezvous. »*

Dans un autre poème intitulé « *L'Aisne (1914-1915)* », il méditait sur les leçons de la guerre :

*« There we drained deeper the deep cup of life
And on sublimer summits came the learn
After soft things, the terrible and stern,
After sweet Love, the majesty of Strife. »*

*« Là nous bûmes à longs traits à la coupe profonde de la vie
Et sur les sublimes sommets nous apprîmes
Après la douceur de la vie, sa gravité et son horreur ;
Après le tendre amour, la majesté de la lutte. »*

Quelle leçon déjà ! Aimer la vie et voir la gravité de la vie avec son horreur.

La lutte, pour le soldat, c'est le combat contre l'adversaire mais plus encore la lutte contre la mort qui semble jouer avec lui. Car la mort n'est jamais loin, elle rôde autour de lui. Alan Seeger relit aussi cette expérience partagée par nos poilus de 14 comme aujourd'hui par nos vétérans de l'Irak ou de l'Afghanistan :

*« Je me suis approché quelque fois des barrières de la mort
Et je me suis tenu sur le seuil de la caverne
Que traversent les voyageurs pour entrer dans l'Inconnu.*

*De ce seuil redouté, regardant en arrière,
On peut voir, en une prompte illumination,
La vie complètement révélée,
Et comprendre quelles choses sont vitales et quelles autres sont vaines. »*
(Introduction et conclusion d'un long poème p.293)

*« I have gone sometimes by the gate of Death
And stood beside the cavern through whose doors
Enter the voyagers into the unseen.
From that dread threshold only, gazing back,
Have eyes in swift illumination seen
Life utterly revealed, and guessed therein
What things were vital and what things were vain. »*

Que nous serions sages si nous savions distinguer en dehors de la proximité avec la mort ce qui est essentiel et ce qui est futile. Quelle liberté quand la mort donne son rendez-vous !

Et nous pourrions aussi réfléchir avec tous nos frères d'armes croyants ou incroyants, à l'usage de la violence reçue par le frère qui tombe à côté de moi : la tentation est grande d'en faire une source de vengeance par exemple ? Ou bien au contraire, pourrions-nous en faire un sursaut d'amour ? Pour celui qui tombe, pour ceux qui restent : sa famille etc. Et voir le prix d'une vie aimée, jamais assez aimée faute de temps ou d'intérêt. On pourrait plagier le poète :

« Et comprendre quelles choses sont vraiment aimables et quelles autres sont vraiment négligeables... »

Enfin faire un usage humain de la violence terrible, celle de la mort que je donne : ce visage dans mon viseur... qui disparaît subitement détruit par ma balle...

2. La violence humaine est un état de fait que la bible nous invite à regarder en face. L'usage chrétien de la violence extrême :

De partout et toujours la violence est présente : en nous, juste autour de nous, entre les peuples. En nous, pour prendre ce premier niveau lorsque nous sentons bouillir une colère chaude ou froide. Où la relation avec l'autre est d'emblée mise sous le joug d'une démesure... Le chrétien avec toute la Bible prend acte de cette présence : il est le disciple du Réel de sorte que les horizons qu'il poursuit ne l'empêchent pas de regarder là où il marche avec lucidité. Ne pas se poser la question de la violence serait renier notre vocation chrétienne. Pourquoi est-elle dans ce monde ? Qu'en faire ? La combattre ou l'utiliser au mieux pour en faire un bien ? Voilà des questions profondément chrétiennes... L'irénisme n'est pas dans notre mission...

Cet état de fait est reconnu dans la Bible qui nous invite à la regarder en face grâce à la foi :

« En face du mal qui est dans le monde, on peut fermer les yeux et se replier dans l'égoïsme. On finit toujours par faire ainsi quand on n'ose pas le regarder en face par la foi. Mais avec elle, alors, la vue du mal est toujours une invitation à la sainteté. Quand on a compris cela, on a la clef pour comprendre Jésus. » Cardinal Charles Journet (Comme une flèche de feu, Centurion, 1981, p. 147)

Cf. Cahier Evangile numéro 76 : « *La violence dans la Bible* »

Plus de 600 passages où l'on voit se détruire ou s'exterminer les peuples ; plus de 1000 fois la colère de Dieu engendre la ruine ou la vengeance. Dieu encourage à la guerre près de 100 fois car c'est un Dieu jaloux (près de 30 fois) et qui se met en colère (168 fois). Des psaumes, dits imprécatoires, expriment cette violence dans des cris inouïs.

Dans la scène des vendeurs chassés du Temple, Jésus use de cette violence et de même en face des pharisiens avec une violence verbale efficace : « *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites...* » (Mt 23, 13 et ss.)

Le terme qui désigne la violence vient d'une racine indo-européenne qui signifie aussi... la vie ! En hébreu hms (le hamas !) et en grec biozomai ; le français garde la relation : vie, vi-olence.

Elle apparaît comme un débordement de vie, une démesure et donc la transgression d'un ordre calme et juste (souvent traduite en grec par adikia).

Elle est donc porteuse de cette ambivalence : il y a de la vie en elle et les peuples sans aucune violence sont des peuples éteints ; mais le débordement qu'elle implique fragilise les peuples et les hommes et les empêche de se tourner vers Dieu.

Le monde grec parle aussi de la transgression d'une norme. Mais pour les grecs il s'agit d'une norme naturelle, reconnue selon l'ordre du cosmos. Les juifs voient cette transgression par rapport à la justice venue de Dieu et de son Alliance. Elle n'exclue pas l'ordre de la création mais elle relie cet ordre « naturel » aux alliances successives.

Prenons ce cas particulier qui concerne le militaire, la violence qui consiste à donner la mort volontairement. L'A.T. nous présente une doctrine sur la mort donnée. Dans l'ordre chronologique :

Caïn et Abel : la première mort est un meurtre ! La colère de Caïn contre Dieu s'épanouit en meurtre du frère. La vie humaine est l'enjeu de l'Alliance au fond du cœur. Gn 4 :

«1 L'homme s'unit à Ève, sa femme : elle devint enceinte, et elle mit au monde Caïn. Elle dit alors : « J'ai acquis un homme avec l'aide du Seigneur ! » 2 Dans la suite, elle mit au monde Abel, frère de Caïn. Abel devint berger, et Caïn cultivait la terre.

3 Au temps fixé, Caïn présenta des produits de la terre en offrande au Seigneur. 4 De son côté, Abel présenta les premiers-nés de son troupeau, en offrant les morceaux les meilleurs. Le Seigneur tourna son regard vers Abel et son offrande, 5 mais vers Caïn et son offrande, il ne le tourna pas. Caïn en fut très irrité et montra un visage abattu. 6 Le Seigneur dit à Caïn : « Pourquoi es-tu irrité, pourquoi ce visage abattu ? 7 Si tu agis bien, ne relèveras-tu pas ton visage ? Mais si tu n'agis pas bien..., le péché est accroupi à ta porte. Il est à l'affût, mais tu dois le dominer. »

8 Caïn dit à son frère Abel : « Sortons dans les champs. » Et, quand ils furent dans la campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.

9 Le Seigneur dit à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » Caïn répondit : « Je ne sais pas. Est-ce que je suis, moi, le gardien de mon frère ? » 10 Le Seigneur reprit : « Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi ! 11 Maintenant donc, sois maudit et chassé loin de cette terre qui a ouvert la bouche pour boire le sang de ton frère, versé par ta main. 12 Tu auras beau cultiver la terre, elle ne produira plus rien pour toi. Tu seras un errant, un vagabond sur la terre. »

Protégé par Dieu, Caïn sera un « errant », le premier vagabond de son humanité où il ne peut plus s'enraciner tranquillement.

Le déluge et l'alliance noachique :

Le récit du déluge est clair : « la terre est remplie de violence » (Gn 6, 11-13). Ce récit s'achève sur une nouvelle alliance avec Noé, une alliance dans la vie humaine à la sortie de l'Arche : « Dieu bénit Noé et ses fils. Il leur dit : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre. 2 Vous serez la crainte et la terreur de tous les animaux de la terre, de tous les oiseaux du ciel, de tout ce qui va et vient sur le sol, et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains. 3 Tout ce qui va et vient, tout ce qui vit sera votre nourriture ; comme je vous avais donné l'herbe verte, je vous donne tout cela. 4 Mais, avec la chair, vous ne mangerez pas le principe de vie, c'est-à-dire le sang. 5 Quant au sang, votre principe de vie, j'en demanderai compte à tout animal et j'en demanderai compte à tout homme ; à chacun, je demanderai compte de la vie de l'homme, son frère. 6 Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé. Car Dieu a fait l'homme à son image. 7 Et vous, soyez féconds, multipliez-vous, devenez très nombreux sur la terre ; oui, multipliez-vous ! » (Gn 9, 1 à 7)

La Torah : La loi du Talion régule la violence en tant que débordement vengeur. Dans le Décalogue, le « tu ne tueras pas » rappelle que l'homme n'est pas au-dessus de l'homme pour s'octroyer à titre personnel le droit de vie ou de mort.

De ces premières alliances, que devons-nous déduire ? La mort que je donne se situe à plusieurs niveaux :

Le niveau légal : le droit positif m'en donne la possibilité (voire m'y oblige)

Le niveau mental (le moral ou psychique) : la conviction et l'entraînement

Le niveau moral (la morale ou l'éthique) : ma conscience éclairée me dit que c'est juste

Le niveau spirituel : l'homme est toujours fait pour donner la vie, il se blesse quand il donne la mort en toutes occasions même la plus légitime.

Faut-il s'arrêter là ? Il nous reste l'Évangile pour que cette blessure ultime s'achève en sainteté.

L'Évangile du Centurion, une invitation à la sainteté :

L'enjeu est celui de ce livre « Le Procès du Centurion », ouvrage écrit par Patrick de Ruffray en 1959 (Bloud and Gay), alors que la guerre d'Algérie bat son plein et que l'armée est dénoncée de tous bords surtout dans l'Église :

« Cette étrange théologie, qui porte suspicion sur Saint Louis et sainte Jeanne d'Arc, où veut-elle en venir ? Si elle prétend faire du soldat un paria de l'Église n'ayant point sa place dans le Corps mystique, indigne de glorifier le Christ par sa Foi et de la consoler par son Amour, il faudra bien qu'elle est le courage de la proclamer ouvertement. Car enfin, tant que la Paix universelle ne sera pas devenue une réalité, il faudra bien que des hommes accomplissent dans la guerre leur devoir d'état. Or si vous dites que ce devoir, étant impur, ne saurait porter des fruits de sainteté, c'est au désespoir, à la mort de l'âme, que vous condamnez des millions d'êtres de toutes races et de toutes langues. Tel est l'enjeu du procès si on veut aller au fond des choses. » (Cité par François Casta, « Homme de Dieu... Homme de guerre... le Drame spirituel de l'Armée », L'esprit du livre éditions, 2009. Reprise du livre interdit écrit en 1962 page 157-158)

Le choix ultime est nettement posé : soit l'homme qui a tué sombre dans le désespoir soit il trouve la vie suprême dans la foi au Christ ressuscité.

C'est l'évangile du centurion romain au pied de la croix en Marc 16 :

³³ *Quand arriva la sixième heure (c'est-à-dire : midi), l'obscurité se fit sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure.*

³⁴ *Et à la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte :*

« Éloi, Éloi, lema sabactani ? »,

ce qui se traduit :

« Mon Dieu, mon Dieu,

pourquoi m'as-tu abandonné ? »

³⁵ *L'ayant entendu, quelques-uns de ceux qui étaient là, disaient :*

« Voilà qu'il appelle le prophète Élie ! »

³⁶ *L'un d'eux courut tremper une éponge dans une boisson vinaigrée, il la mit au bout d'un roseau, et il lui donnait à boire, en disant :*

« Attendez ! Nous verrons bien si Élie vient le descendre de là ! »

³⁷ *Mais Jésus, poussant un grand cri, expira.*

³⁸ *Le rideau du Sanctuaire se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas.*

³⁹ *Le centurion qui était là en face de Jésus, voyant comment il avait expiré, déclara :*

« Vraiment, cet homme était Fils de Dieu ! »

Sublime réaction de ce soldat qui vient d'accomplir son devoir et sa mission en donnant la mort à ce condamné. Il s'étonne de la manière dont cet homme meurt, lui qui a vu mourir beaucoup d'hommes dans sa carrière de soldat. Mais il ne s'écrie pas : j'ai mal fait ! ou encore : nous avons tué un innocent ! ou : quel ordre injuste ! Il professe la foi la plus plénière : en cet homme il reconnaît le Fils de Dieu.

C'est la sortie par le haut de la blessure causée par la mort donnée.

